

DU MÊME AUTEUR

*Guide de culture et de littérature québécoises* (Éditions Nota bene, 1999)

*L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930* (Fides, 2000)

*Histoire de la vie littéraire au Québec, 1870-1894* (en collaboration) (Presses de l'Université Laval, 2000)

*Methodology, Problems and Perspectives in Québec Studies* (Éditions Nota bene, 2002)

*Les études québécoises à l'étranger. Problèmes et perspectives* (Éditions Nota bene, 2003)

DANIEL CHARTIER

# DICTIONNAIRE DES ÉCRIVAINS ÉMIGRÉS AU QUÉBEC 1800-1999

**N** **Imaginaire Nord**  
Pour fins de recherche  
privée seulement

ÉDITIONS NOTA BENE

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada, la SODEC et le ministère du Patrimoine du Canada pour leur soutien financier.

La publication de ce livre a été rendue possible

grâce à l'appui du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO) de l'Université Laval, de l'Université de Montréal et de l'Université du Québec à Montréal

## INTRODUCTION

Tu es revenu au pays de l'enfance  
Et te voilà étranger  
Émile OULVIER,  
*Mille Eaux*

© Éditions Nota bene, 2003  
ISBN : 2-89518-139-X

La littérature québécoise de la fin du vingtième siècle est caractérisée par l'émergence, à partir du début des années 1980, d'un courant littéraire que Robert Berrouët-Oriol, un poète québécois d'origine haïtienne, a nommé, dans un article paru dans la revue-phare de ce mouvement, *Vice versa*, « les écritures migrantes<sup>1</sup> ». À la confluence de plusieurs phénomènes intellectuels et sociaux, dont a) le postmodernisme ; b) l'application, à partir de 1968, des changements de la loi canadienne de l'immigration, qui cesse de s'inspirer des principes énoncés par Clifford Sifton<sup>2</sup> pour adopter une plus grande ouverture envers les pays africains, sud-américains et asiatiques ; c) la prise en compte par le Québec de la nécessité démographique de l'immigration pour le maintien de sa vitalité, et d) l'émergence d'une définition civique de la citoyenneté québécoise, ce courant littéraire reprend et travaille dans des formes novatrices les thématiques de l'identité, de la mémoire, de l'altérité, de l'exil, de la culture immigrée et de l'hybride. Ce qui rend le cas québécois fascinant, c'est que lorsqu'on le compare à d'autres littératures, on constate combien la littérature s'est ici rapidement transformée, a reconnu à ce groupe d'écrivains une spécificité critique et l'a ensuite considéré comme un courant dominant de la littérature québécoise. D'autres littératures ont plutôt intégré les écrivains émigrés en les fondant au corpus national (en France), en les marginalisant dans des corpus distincts (en Belgique), en masquant le statut d'émigrés de ces auteurs ou même en les ignorant. On peut aussi considérer cette période comme un changement de génération qui rappelle la querelle des Anciens et des Modernes, et qui n'a pas été exempte de débats vigoureux<sup>3</sup> et de réelles inquiétudes<sup>4</sup>. Surtout, il faut l'étudier comme un déplacement fondamental des paradigmes de la vie littéraire au Québec, qui conduit à la nécessité d'un réexamen de toute l'histoire littéraire, en portant une grande attention aux notions de frontières et

1. Robert BERROUËT-ORIOU, « L'effet d'exil », *Vice versa*, n° 17, décembre 1986-janvier 1987, p. 20.

2. Voir entre autres à ce sujet la synthèse de Julien BAUER, *Les minorités au Québec*, Montréal, Borel, coll. « Borel express », 1994, 125 p.

3. Une conférence de Monique LARUE, prononcée en mars 1996 et publiée la même année (*L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 1996, 30 p.) a suscité un véritable débat dans les journaux et revues québécois, au gré d'une centaine de répliques, réponses et défenses. On peut considérer cette date comme un moment charnière de l'histoire littéraire du Québec, en ce sens qu'un débat jusque-là latent a éclaté et a contribué à changer à jamais le discours critique sur la littérature migrante.

4. Pierre NEPVEU s'inquiétait, dans les années 1980, de ce découragement qui pouvait signifier « la fin » de la littérature québécoise ». *L'éthologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Borel, 1988, p. 215.



de marges, qui définissent de manière particulièrement sensible, notamment dans les cas américains<sup>5</sup>, les limites du territoire culturel national<sup>6</sup>.

## DE LA LITTÉRATURE MIGRANTE À L'IMMIGRATION LITTÉRAIRE

La difficulté de tenir compte des changements structurels dans la définition de la littérature nationale explique en partie la difficulté des critiques à interpréter le phénomène de la littérature migrante et à le lier à des évolutions antérieures. Les écueils rencontrés relèvent aussi de l'indisponibilité d'études générales pour comprendre la complexité problématique des rapports entre la littérature et l'immigration. On constate ainsi, dans les études qui portent sur les auteurs du courant de la littérature migrante, l'emploi récurrent de lieux communs, dont bon nombre ne résistent pas à l'examen des faits, pour tenter de comprendre le phénomène. Par exemple, on lit fréquemment que l'avènement de la littérature migrante serait le fait d'une plus grande ouverture de la culture québécoise et d'une augmentation significative de l'immigration dans les années 1980. En réalité, l'étude de la démographie nous apprend que c'est plutôt la régularité du flux migratoire qui caractérise l'immigration au Québec depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, à la différence des mouvements migratoires au Canada ou aux États-Unis, qui connaissent des variations significatives selon les décennies. Cependant, on remarque que les changements apportés à la loi canadienne sur l'immigration à la fin des années 1960 commencent à faire sentir leurs effets au début des années 1980 : s'amorce alors une plus grande diversification des pays de naissance des immigrants. Ce qui change, donc, n'est pas tant le nombre d'immigrants que la variété de leur provenance, ce qui a une incidence déterminante sur la conception et l'élargissement des paramètres culturels. Cela dit, il existe des périodes où le nombre d'écrivains émigrés est proportionnellement plus important dans la vie littéraire du Québec qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> : aux changements démographiques, il faut ajouter la prise en charge critique du phénomène de l'écriture migrante, qui se joue autant sur les instances de production et de réception (fondation de maisons d'édition – Naaman, Humanitas, Guernica, CIDHICA – et de revues – *Vice versa*, *Machius*, *Spirale* – au cours des années 1970 et 1980), sur l'élaboration d'un projet esthétique (Marco Micone et les concepts de culture immigrée<sup>8</sup>, de transculture et d'hybridité culturelle<sup>9</sup>), que sur la reconnaissance d'œuvres majeures (Marco Micone, Émile Ollivier, Ying Chen, Wajdi Mouawad).

5. Voir Daniel CHARTIER, « Mouvements migratoires et frontières culturelles du Québec », dans Jaap LINTVELT et François PARÉ [éd.], *Frontières flottantes. Lieu et espace dans les cultures francophones du Canada*, Amsterdam, Editions Rodopi, coll. « Faux titre », 2001, p. 169-177.

6. Pour les cultures des Amériques, la nécessité de se faire une place vis-à-vis d'une culture européenne de même langue a imposé la nécessité première de définir des frontières (thématiques, linguistiques, etc.) d'un corpus national. Ce n'est que par la suite, alors qu'une institution littéraire autonome s'est mise en place, que ces frontières peuvent s'ouvrir à un plus large spectre critique. Par exemple, la conférence de Camille Roy de 1902, intitulée « La nationalisation de la littérature canadienne », a posé les bases de la littérature nationale ; ce n'est que par la suite qu'on a pu en élargir le paramètre.

7. Voir à ce sujet Daniel CHARTIER, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2, hiver 2002, p. 303-316.

8. Entre autres dans Marco MICONE, « De l'assimilation à la culture immigrée », *Possibles*, vol. 14, n° 3, été 1990, p. 55-64, et « La culture immigrée ou l'identité des gens du silence », *Vice versa*, vol. 2, n° 3, mars-avril 1985, p. 13-14.

9. Sherry SIMON, *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la tortue, coll. « Les élémentaires », 1999, 63 p.

## LA VIE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC

Le présent ouvrage s'inscrit dans les principes d'une réinterprétation du phénomène de la littérature<sup>10</sup>, définie comme une histoire de la vie littéraire, à la différence d'une histoire de la littérature<sup>11</sup>. Dans la problématique qui nous intéresse, ce changement de paradigme permet de s'ouvrir à des approches pluridisciplinaires (démographie, littérature, idéologie, sociologie) et de ne plus se limiter à étudier le champ littéraire québécois dans sa dimension linguistique dominante (liée inexorablement au concept de littérature québécoise, par définition de langue française), mais à l'objet entier de « la vie littéraire », soit : toute activité ou problématique liée à la littérature qui se déroule au Québec ou qui a une incidence sur la littérature telle qu'on la conçoit au Québec. L'avantage d'une telle définition est la possibilité d'étudier ce qui fonde les marges et les frontières du phénomène littéraire. D'un même mouvement, on finit par éclairer ce qui constitue et alimente la littérature nationale, et on tient compte, dans la rédaction de l'histoire, de phénomènes, de courants, d'écrivains et d'œuvres qui avaient été jusqu'ici délaissés et qui, pourtant, nous apprennent aussi ce qu'est le Québec. Enfin, cette position a l'avantage de proposer une vision de l'histoire qui respecte les principes de la citoyenneté civile et qui rend un vibrant hommage à l'apport considérable des écrivains émigrés à la vie littéraire du Québec. Rappelons, pour mémoire – et il s'agit d'une des données de base révélée par ce dictionnaire – que les écrivains nés à l'étranger forment le cinquième des écrivains du Québec, soit le double de la proportion que l'on retrouve dans la population en général. L'étude de ce corpus ne vise donc pas à les marginaliser par rapport à un courant dominant, mais plutôt à identifier, sur une période historique suffisamment longue, l'importance incontournable qu'ils ont pu jouer dans l'animation culturelle, littéraire et sociale. Nous parlons donc ici non seulement de littérature immigrée et de littérature migrante, mais surtout d'immigration littéraire.

## NÉCESSITÉ D'UN REGARD HISTORIQUE

C'est d'abord pour comprendre le courant de l'écriture migrante, puis pour réinterpréter l'ensemble de la vie littéraire du Québec, que les analystes ont commencé à étudier le phénomène dans sa durée, en tenant compte de l'apport multiple et varié des écrivains émigrés. Lucie Leguin<sup>12</sup>, Mair Verthuy<sup>13</sup> et

10. Voir entre autres Clement MOISAN, *Le phénomène de la littérature*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1996, 261 p.

11. Plutôt que de tenir compte de l'unique historicité d'une succession d'œuvres, on analyse ainsi les phénomènes qui ont une incidence sur l'institutionnalisation du littéraire (pour reprendre l'expression de Lucie Hobart), ainsi que les auteurs et les paramètres qui définissent les frontières et l'évolution du corpus. Voir la « Présentation » des quatre premiers tomes de Denis SAINT-JACQUES [et al.], *La vie littéraire au Québec*, Presses de l'Université Laval, 1991-1999.

12. Notamment « À la croisée des chemins », dans Lucie JOUBERT [éd.], *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2000, p. 107-118 ; « Dans le silence entre les mots, l'inédit prend forme », *Revue d'études canadiennes*, vol. 31, n° 3, automne 1996, p. 87-96 ; « Paroles transgressives et métissage culturel au féminin », *Revue d'études canadiennes*, vol. 31, n° 4, hiver 1996, p. 47-57. « D'exil et d'écriture », dans Gabrielle PASCAL, *Le roman québécois au féminin*, Montréal, L'Épique, 1995, p. 23-31 ; « Elles disent leur dépaysement et bâtissent leur repaire », dans *Les Bâtisseuses de la cité*, Montréal, ACFAS, 1993, p. 307-318 ; « L'épreuve de l'exil et la traversée des frontières. Des voix de femmes », *Québec Studies*, n° 14, 1992, p. 31-39.

13. Elle a écrit, en collaboration avec Lucie LEQUIN, « Répertoire de l'écriture des femmes migrantes au Québec, 1960-1991 », *Documentation sur la recherche féministe/Recherche for feminist research*, vol. 21,



Christl Verdun<sup>14</sup> ont, les premières, porté un regard féministe sur la production des écrivaines migrantes, dont elles identifiaient quelques sources au-delà des années 1980 dans les textes de la Révolution tranquille jusqu'aux pionnières de l'entre-deux-guerres, telle Marie Le Franc. Par la suite, Clément Moisan et Renate Hildebrand<sup>15</sup> ont proposé une première étude historique et générale du phénomène, en s'intéressant aux écrivains émigrés qui ont écrit en français et qui se sont rattachés à la littérature québécoise. En parallèle, les travaux de Pierre Ancill<sup>16</sup> relevaient l'importance du corpus d'auteurs yiddishophones québécois, tandis que des travaux canadiens s'intéressaient aussi au cas québécois, sans cependant examiner ce qui faisait la particularité de ce dernier.

Par ailleurs, de premiers relevés bibliographiques du corpus ont paru : par exemple, le répertoire intitulé *Romanciers immigrés. Bibliographies et œuvres publiées au Québec entre 1970 et 1990* de Denise Helly et Anne Vassal<sup>17</sup> suggèrent l'existence d'un ensemble beaucoup plus vaste, qu'il restait à explorer. Aucun ouvrage ne considérait cependant la vie littéraire dans sa globalité, ne retenant de l'ensemble que les femmes, les écrivains de langue française, les émigrés juifs, les romanciers, etc. Les critères d'établissement de ce corpus restaient aussi à déterminer ; on constate aujourd'hui que certains travaux pourant récents, comme le dictionnaire *Ethnic and Native Canadian Literature* de John Miska<sup>18</sup>, qui ne date que de 1990, se basent sur des critères de sélection qui ont rapidement vieilli<sup>19</sup>. Dans le cadre du présent dictionnaire, il importait donc d'établir des critères qui soient les plus larges possible, de manière à ne pas laisser dans l'ombre des corpus qu'on voulait justement mettre en lumière, tant

dans la période étudiée que dans la définition des activités littéraires. Cependant, il importait tout autant de ne pas faire déborder l'objet d'analyse – l'immigration littéraire au Québec – en s'allongeant vers des problématiques (par exemple, la situation « d'exilée » de Gabrielle Roy, née au Manitoba, mais qui a « émigré » au Québec) ou des corpus (les cinéastes, les rédacteurs d'émissions télévisuelles, les chansonniers) qui finiraient par avoir raison de la capacité à réaliser ce projet. Car tout est dans le temps, et dans la possibilité de déterminer un corpus, même de manière imparfaite et incomplète : après sept années d'efforts et l'assistance généreuse de dizaines d'écrivains, assistants et archivistes, cet ouvrage rassemble le corpus le plus complet jusqu'à présent d'écrivains qui ont décidé d'émigrer au Québec. Ainsi, plus de six cents écrivains et écrivaines ont en commun de répondre aux trois critères suivants :

1. Être né à l'étranger\*
2. Avoir vécu au Québec\*\* dans l'intention d'y habiter\*\*
3. Avoir publié\*\*\* au moins une œuvre\*\*\*\*

Pour arriver à appliquer ces critères de manière discriminante, mais flexible, tout en respectant les particularités historiques du Québec et les définitions variables des genres selon les époques, nous avons ainsi défini les modalités de ces critères :

\* « À l'étranger » est compris comme hors du Canada.

\*\* Le Québec est défini dans ses frontières de nation culturelle, c'est-à-dire comme une culture d'abord linguistique et ethno-culturelle avant 1960 (le Canada français), puis comme un État depuis la Révolution tranquille (les frontières politiques du territoire). Cette définition permet de tenir compte d'un passage primordial dans l'historiographie québécoise et de ne pas évacuer des écrivains de langue française qui, comme Maurice Constantin-Weyer ou Paul Włynzyski, vivaient au Canada français conçu comme un tout vis-à-vis le Québec, ce qui n'est évidemment plus le cas aujourd'hui. En même temps, cette définition inclut de manière implicite, et pour toutes les périodes, tous les écrivains qui ont vécu sur le territoire du Québec, peu importe leur rattachement linguistique ou ethno-culturel.

\*\*\* Il est hasardeux de juger des intentions à rebours ; pourtant, il est apparu nécessaire de ne pas indûment fixer un critère quantitatif, comme une durée minimale de séjour (qui aurait été de toute manière invérifiable dans bien des cas où l'établissement de biographies relevaient de la prouesse archivistique) mais d'appliquer le critère avec discernement, tout en gardant à l'esprit qu'un séjour de moins de deux ans est rarement plus qu'une étape temporaire dans un parcours migratoire.

\*\*\*\* Seules les publications en volume (plus de 49 pages) ont été considérées, sans tenir compte des thèses et mémoires (sauf lorsque repris chez un éditeur), des notes de cours et des textes parus en recueil collectif, en revue ou en anthologie.

n° 3-4, automne-hiver 1992, p. 86-94 ; « L'écriture des femmes migrantes au Québec », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (éd.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal et Saint-Denis, XYZ Éditeur et Presses universitaires de Vincennes, 1993, p. 343-350.

14. Elle a entre autres écrit : « La voix féminine de l'altérité québécoise littéraire », dans Yolande Gaisie et Robert MAIOR (éd.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Régan Robitoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCHF », 1992, p. 379-390 ; « Nouvelles voix/voix : l'écriture de Nadine Traif », *Québec Studies*, n° 14, 1992, p. 41-48 ; « Perspectives critiques dans les productions littéraires migrantes au féminin, au Québec et au Canada », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 31, n° 3, automne 1996, p. 78-86.

15. Clément MOISAN et Renate HILDEBRAND, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Études », 2001, 363 p.

16. Il a traduit en français de nombreux auteurs yiddish, en plus de publier des analyses et des synthèses sur la vie culturelle et littéraire yiddish à Montréal. Entre autres, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 357 p. ; *Juifs et réalités juives au Québec* (en collaboration avec Gary Caldwell), Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 341 p. et « Vers une relecture de l'héritage yiddish montréalais », *Études françaises*, vol. 37, n° 3, 2001, p. 9-27.

17. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 122 p.

18. Toronto, University of Toronto Press, 1990, 445 p.

19. Miska inclut les auteurs qui répondent aux trois critères suivants : ils doivent (a) avoir publié, en volume, de la poésie, de la fiction ou du théâtre, peu importe la langue (ce qui exclut d'office les auteurs d'essais) ; (b) être nés à l'étranger et s'être installés au Canada à l'adolescence ou à l'âge adulte (ce qui exclut, par exemple, Fulvio Gaccia ou Abba Farnoud, arrivés avant l'adolescence) ; (c) avoir écrit alors qu'ils résident au Canada (une manière de reprendre le critère thématique de l'inspiration nationale). Par contre, Miska exclut les écrivains nés en France, aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande (rappelez que Régine Robin, née en France, soulèverait justement l'étrangeté de parler une même langue tout en se sentant étrangère – et que dire des écrivains nés en Australie qui ont émigré au Québec ?), mais inclut les auteurs dits « ethniques » qui, même s'ils sont nés au Canada, ont écrit dans l'une des langues non officielles, ainsi que les auteurs autochtones. Il va de soi que ces deux derniers critères s'opposent aux définitions contemporaines de la citoyenneté : dans notre perspective, Antonio D'Alfonso, né à Montréal, n'est bien sûr pas un écrivain émigré.



\*\*\*\* Au XIX<sup>e</sup> siècle, le journalisme est encore de la littérature, alors que le journal intime est exclu de sa définition ; aujourd'hui, certains considèrent les essais (de littérature, d'art, de sciences humaines) comme un genre, mais en le définissant selon des critères esthétiques qu'il aurait été téméraire de valider dans notre contexte. Aussi, la définition de « l'œuvre » n'exclut pas, ici, les essais ou les recueils de journalisme, tout en faisant la plus grande place aux romans, recueils de poésie et pièces de théâtre qui composent l'essentiel du corpus. Par contre, les livres d'art et les bandes dessinées ont été écartés.

Le choix de 1800 et de 1999, en plus de satisfaire à une certaine régularité de périodisation, s'explique par des changements identitaires : quoique dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on note une différence entre les Français coloniaux et les Canadiens, ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, suite à la création d'une chambre d'Assemblée, au développement d'une parole publique et à la fondation du Parti patriote, qu'on peut vraiment considérer une identité nationale suffisamment constituée pour que le fait d'immigrer au pays ne représente plus un simple choix de déplacement pour la majorité de ceux qui arrivent au Québec. Bien sûr, à leur manière Jacques Cartier et Samuel de Champlain sont des écrivains émigrés qui ont vécu au Québec, mais l'argument ne tient que fragilement la route<sup>20</sup>. Aussi, après la fin de la période de la littérature migrante, à la fin des années 1990, les changements dans la définition de la littérature nationale sont devenus suffisamment structurels pour qu'il ne soit plus nécessaire de considérer les écrivains « migrants » ou « émigrés » autrement que comme des écrivains québécois – peut-être cette exigence biographique aurait pu s'effacer bien avant, mais pour nous, qui portons d'abord un regard historique, il apparaît indispensable de comprendre la complexe problématique de l'immigration littéraire sans tomber dans la tentation de faire le procès du passé, ce qui a souvent eu pour conséquence, dans ce même passé, de poser des tabous et de rendre silencieux des débats pourtant nécessaires sur l'apport et les particularités de cet imposant et riche corpus qu'il convient aujourd'hui d'explorer.

## COMPOSITION ET PARTICULARITÉS DU CORPUS

Ce dictionnaire rassemble 628 écrivains et écrivaines qui ont émigré au Québec entre le début du XIX<sup>e</sup> et la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Arrivés à l'âge moyen de 30 ans, ces écrivains se sont installés au terme de parcours migratoires multiples, ont en moyenne écrit pendant 20 années pendant lesquelles ils ont publié 8 œuvres, surtout en français, mais parfois aussi en anglais, en yiddish et en espagnol. Largement traduits, hautement scolarisés, ils ont le plus souvent occupé un poste dans l'enseignement, le journalisme, l'édition ou la fonction publique.

20. Il faut aussi considérer, pour cette période naïve, les notions de champ et de milieu littéraires, qui permettent de distinguer les auteurs et leurs œuvres selon leur investissement dans un milieu littéraire ; ainsi, si les écrits de Cartier et de Champlain ont d'abord une fonction administrative et sont destinés à la métropole, les pièces de Quesnel sont écrites à la fois pour alimenter la vie littéraire d'ici, bien que l'auteur ait pu avoir des visées transnationales.

Ce portrait statistique, permis grâce à l'analyse du corpus par banque de données (appelée familièrement DÉFQ<sup>21</sup>), ne désigne bien sûr aucun écrivain réel, mais trace tout de même un portrait bio-bibliographique moyen des écrivains émigrés au Québec. Ces données indiquent déjà que l'hypothèse à la base de ce travail – selon laquelle le corpus des écrivains émigrés mérite certes une attention critique, puisqu'il semble y avoir un lien entre le fait d'émigrer et la nature de la participation à la vie littéraire – se vérifie des cent synthèses, même grossière : les parcours d'immigration multiples, les traductions en d'autres langues, le fort niveau d'éducation et la participation massive aux programmes d'enseignement n'en sont que quelques pistes. Bien sûr, on aimerait peut-être porter pour l'ensemble des écrivains québécois, puisqu'on pourrait alors comparer plus précisément les deux portraits statistiques. Mais cette banque, qui serait utile, n'a jamais été entièrement mise sur pied. Pourtant, déjà certaines données de notre corpus d'écrivains émigrés éclairent l'ensemble de la vie littéraire. Par exemple, la différence entre les hommes et les femmes apparaît ici sous un jour cru : ces dernières ne forment que le quart du corpus (ce que les travaux laissent présager) et le calcul de leur participation à la vie littéraire témoigne éloquentement de leur exclusion historique : elles écrivent en moyenne 6 ans de moins que leurs confrères (15 contre 21 ans) et publient un tiers moins d'œuvres au cours de leur carrière (6 contre 9 œuvres). On trouvera en annexe d'autres données de cette nature, qui mériteraient des analyses plus attentives. Seule une faible part des renseignements recueillis dans la banque DÉFQ ont pu être présentés ici : seulement, il faut espérer que l'établissement du corpus ouvre la voie à des études, tant socio-littéraires, historiques qu'interprétatives : des écrivains méconnus (Sui Sin Far, par exemple), des courants ignorés (les écrivains d'origine hongroise), des liens inattendus (entre les intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle), mais aussi de manière générale l'étude, dans le contexte de la vie littéraire du Québec, d'écrivains et de courants littéraires, jusqu'à maintenant considérés selon les paradigmes établis pour la littérature nationale (Louis Hémon, Jules-Paul Tardivel, Robert Gurik), devront faire l'objet d'une nouvelle interprétation critique.

La lecture de l'évolution de la provenance des écrivains émigrés, du taux d'usage de la langue française, anglaise ou yiddish, de la pratique des genres et de la facilité à se faire traduire à l'étranger introduit des problématiques inexplorées. La liste des maisons d'édition, périodiques et organismes culturels fondés par les écrivains émigrés (présentée en annexe III) témoigne d'une implication qu'il ne faut pas ignorer : actifs dans leur communauté (fondations de périodiques ethniques : *American Celi*, *Bulletin d'Haiti*, etc. ; de maisons d'édition, d'associations et d'organismes : Congrès juif canadien, etc.), ils l'ont été aussi dans la société tout entière, par la participation à la fondation des structures mêmes de la culture et de la société du Québec : Collège Sainte-Marie, Université Laval, Éditions de l'Hexagone, Théâtre du Rideau vert, École nationale de théâtre, *Parti pris*, Festival Métropolis Bleu, etc. Parmi l'ensemble des écrivains émigrés, un cas à part doit être réservé à certains corpus, parce que ces

21. Ce dictionnaire est tiré de la banque DÉFQ (pour Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec), constituée sous forme de banque de données inter-relationnelles Filemaker, et dont ne sont présentées ici qu'une partie des données sur chaque écrivain. Cette banque permet de qualifier les écrivains selon une cinquantaine de paramètres. D'autres renseignements, contenus dans les dossiers d'archives du *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec*, conservés à l'Université du Québec à Montréal, pourraient aussi faire l'objet d'une attention critique.



derniers permettent d'identifier des problématiques propres : les écrivaines émigrées (annexe IV), qui n'arrivent pas, même à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, à atteindre l'égalité de représentation avec les écrivains (elles ne représentent encore que 32 % des écrivains actifs pendant la décennie 1990) ; les écrivains pour la jeunesse (annexe V), dont bon nombre ont aussi travaillé pour la télévision, marquant un rôle important pour la mémoire collective ; les écrivains religieux, catholiques ou d'autres religions (annexe VI), qui forment la moitié du corpus au XIX<sup>e</sup> siècle et encore un sixième jusqu'au seuil de la Révolution tranquille ; les écrivains juifs (annexe VII) qui, bien qu'ils proviennent de différents pays, forment dès leur arrivée un groupe imposant qui développe une infrastructure distincte de production, de réception et de diffusion littéraires.

#### ÉTABLISSEMENT D'UN NOUVEAU TERRITOIRE

Paradoxalement, l'étude de la littérature québécoise à l'étranger a été grandement stimulée, au cours de la dernière décennie, par l'intérêt européen pour les œuvres d'un courant littéraire – l'écriture migrante – qui posait au départ, pour la littérature québécoise, des problèmes que même les critiques les plus éclairés considéraient insurmontables ; ainsi reconnue à l'étranger et largement étudiée, la littérature migrante en est venue à raffermir la reconnaissance internationale de la littérature québécoise<sup>22</sup>, en plus de contribuer à définir un nouveau territoire littéraire qui s'ouvre désormais (sans qu'il y ait nécessairement cohésion entre les groupes ; là est un autre débat) à tous les écrivains et écrivaines qui l'animent. Aujourd'hui s'ouvrent de nouveaux corps qu'il faudra arriver à concevoir comme un tout, sans leur enlever leurs caractéristiques propres : il arrive que les raisons de la non-coïncidence soient aussi porteuses que celles de la cohésion, tant pour les uns que pour les autres.

#### REMERCIEMENTS

Amorcé en 1996 dans le cadre d'un projet postdoctoral à l'Université du Québec à Montréal, puis poursuivi depuis au Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill, à l'Université des Saarlandes, à l'Institut national de la recherche scientifique – Culture et société, puis de nouveau à l'Université du Québec à Montréal, ce projet n'aurait pu être mené à terme sans la collaboration amicale et soutenue de la centaine d'écrivains, spécialistes, assistants et collaborateurs qui ont, chacun à leur manière, assuré de la validité et de l'intégrité des renseignements qui sont présentés dans ce Dictionnaire. Parmi eux, je tiens particulièrement, mais non exclusivement, à remercier de leur soutien et leur travail Lucie Robert, Michel Vallières, Jean-François Bourgeau, Marie-Hélène Mello, Pierre Nepveu, Hans-Jürgen Lüsebrink, Benoit Charbonneau, John Kristian Sanaker, Pierre Anctil, Eiran Harris, Frédéric Lesemann, Joë Bouchard, Dominic Marcl, Mathieu Fouché, Louis Riopel, Catherine Vaudry, Renaud Drolet, Nathalie Prud'Homme, Cynthia Fortin, Éric Trudel, Micheline Cambon, Alain-G. Gagnon, Annie Cantin, David Boucher, Michèle Nevert, Denis Saint-Jacques, Guy Champagne, Isabelle Tousignant et Kenneth Landry.

Aussi, ce projet n'aurait pu se réaliser sans le soutien du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, du Fonds pour les chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec, du Programme d'études ethniques du Ministère du Patrimoine, du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, de l'Institut d'études romanes et de communication interculturelle de l'Université des Saarlandes, de la Fondation Asko-Europa, du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO), site de l'Université Laval et de l'Institut national de la recherche scientifique – Culture et société.

22. Voir à ce sujet Daniel Charrier, *Methodology, Problems and Perspectives in Quebec Studies*, Québec, Nota bene, coll. « New Perspectives in Quebec Studies », 2002, 101 p. et *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, « Les études québécoises à l'étranger », 432 p.